Zeitschrift: Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
Band: 26 (1958)
Heft: 10

Artikel: L'oiseleur de Capri
Autor: Armor, Gilles
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-570022

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 01.09.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

L'oiseleur de Capri

par Gilles Armor

Chaque jour, cet été-là, quand, vers la fin de l'après-midi, les baigneurs remontant de la plage envahissaient la Croisette, une foule nombreuse, attirée par son sourire, sa gentillesse et ses colombes apprivoisées, se pressait autour de Giovanni, le jeune photographe italien dont tous les estivants connaissaient la légende . . .

Il avait débarqué à Cannes au début de la saison, arrivant tout droit de Capri, son île natale, avec, pour tout bagage, un perchoir de bois sur lequel se serraient douze colombes immaculées, fruit de son élevage. Il espérait vendre les fragiles volatiles et trouver une place de cuisinier dans l'un des nombreux restaurants italiens de la Côte. Puis un petit pécule amassé, il serait rentré au pays, dans la petite ferme de ses parents tout en haut du rocher de Capri et aurait épousé Pia, sa jeune cousine, qui lui était destinée depuis sa naissance . . .

Hélas ! quel touriste songerait à acheter une colombe et quel restaurant ouvrirait la maison sans cuisinier ? Giovanni apprit vit qu'un paradies terrestre pouvait verrouiller son huis devant un petit Italien pauvre, qui ne parlait même pas français. Désespéré, sans un sou, ne songeant qu'à rentrer à Capri, il errait un soir sur le port avec ses colombes, cherchant à se faire embaucher comme mousse sur un yacht à destination de Naples, quand il rencontra Zimmermann, le plus grand photographe de la Côte, un extraordinaire homme d'affaires qui vit immédiatement le parti à tirer de Giovanni et de ses oiseaux pour relancer les photos-surprises qui ne rapportaient plus, tant les estivants en étaient blasés : après une semaine employée à apprendre quelques mots de français et à s'initier à l'emploi d'une caméra, Giovanni prit son poste sur la Croisette. Il y devint vite populaire. Sa beauté, son rire, sa jeunesse attiraient la sympathie. Sur un geste de lui, les colombes se posaient dans les cheveux des enfants, sur les mains des vieilles dames, sur les épaules nues et bronzées des belles estivantes; un déclic, une caresse aux « bambini », un sourire admiratif aux jeunes femmes . . . le lendemain, chez Zimmermann, les commandes affluaient et Giovanni voyait son rêve se réaliser : ses économies augmentaient et, à la fin de la saison, il serait riche pour rentrer à Capri, où Pia l'attendait . . .

*

Ce jour là, pour la première fois de la saison dans la rade abritée de Cannes, le mistral soufflait. Les baigneurs désertaient la plage et Giovanni avait dû plusieurs fois rattraper ses colombes que le vent déportait dangereusement vers la chaussée. Les badauds s'attendrissaient en voyant ce costaud courir après les frêles petites bêtes, les saisir délicatement dans ses mains puissantes et les ramener au perchoir en les embrassant et leur parlant tout bas, comme à un enfant.

*

De l'autre côté de la rade, à Juan-les-Pins, Claude fermait sa chemiserie une heure plus tôt que d'habitude. Il avait établi son plan : filer tout droit à Saint-Tropez et, s'il avait la confirmation de la trahison de Christophe, de ses mensonges, tout serait fini entre eux . . .

En mettant sa Dauphine en marche, il s'efforçait néanmoins d'être calme, de ne pas se laisser emporter par la colère et la jalousie, de juger Christophe sans haine. Ces cinq années n'avaient pas été le bonheur de sa vie, elles avaient été sa vie même . . . Il revoyait son enfance de petit provicial, monotone et sans joie, entre un père trop sévère et trop vieux et une mère trop faible et trop jeune . . . les tristes dimanches d'Issoudun, le collège gris et froid, les vacances familiales sur les bords de l'Indre . . . et l'effroi, à vingt ans, de se découvrir différent des autres, sans personne à qui se confier . . . les vieilles pierres d'Issoudun, la messe, le bal de la sous-préfecture, les militaires de passage, la honte, la peur, la solitude, l'ennui, la pluie . . . les années qui passent . . . Et le drame brutal, imprévu . . . les gendarmes dans la nuit . . . la voiture déchiquetée sur la route . . . les deux corps . . . tout Issoudun qui féfile devant Claude, libre et plus seul que jamais . . .

Il avait traversé Golf-Juan, la Dauphine filait le long de la Corniche. Dans une heure il serait à Saint-Tropez, il saurait . . . Christophe ! . . . Les souvenirs revenaient, pêle-mêle mais envahissants; aux moments difficiles de sa vie, Claude avait toujours fait le point.

Après la mort de ses parents, il avait tout liquidé : le commerce de son père, la vieille maison familiale, les terres . . . Fini, Issoudun : les premières vraies vacances, la Méditerranée, le soleil, Cannes dont un militaire de rencontre lui avait tant parlé, la joie de découvrir ses semblables et puis, très vite, Christophe . . . plus grand, plus beau qu'il ne l'avait imaginé; il l'avait aimé tout de suite et, quand Christophe lui avait demandé de vivre avec lui, Claude avait acheté la chemiserie de Juan-les-Pins et la petite villa blanche isolée dans la pinède où ils avaient caché leur amour pendant deux ans, ivres l'un de l'autre . . .

Claude roulait maintenant dans Cannes; le mistral soufflait sur les phoenix de la Croisette, faisant s'entrechoquer violemment leurs palmes . . .

Peu à peu, Christophe avait changé; il avait renoué avec ses anciens amis que Claude détestait tant : Denis et les autres. Ses voyages d'affaires à Paris commencèrent et la maladie de sa grand'mère qui, la veille encore, par un télégramme alarmant, l'avait appelé d'urgence à Toulouse; mais, cette fois. Claude pouvait mettre un nom sur la maladie de l'aïeule : Pedro Rodriguez, le jeune chanteur espagnol qui passait en attraction au Martinez de Cannes et avait fait une si forte impression sur Christophe quand il l'avait rencontré chez son ami Denis. Un coup de téléphone au Martinez avait confirmé les soupçons de Claude : Pedro venait de partir pour Saint-Tropez où il allait chanter pendant huit jours . . . Plusieurs fois déjà l'irrémédiable s'était ainsi présenté, mais Christophe était toujours renvenu . . . il n'avait alors qu'à prendre Claude dans ses bras et le vieil amour repartait pour une nouvelle étape . . . Depuis trois ans, chaque fois que Claude se reprochait sa faiblesse, il était hanté pur une phrase que Christophe avait dite, le soir d'une réconciliation : «Tu sais bien que nous ne pourrons jamais nous passer l'un de l'autre».

La vue du Martinez ranima d'un coup sa colère; Pedro était la goutte d'eau qui faissait tout déborder: cette fois, Claude ne pardonnerait pas . . .

Un grand souffle balaya la Croisette, soulevant un nuage de poussière. L'une des colombes fut arrachée du perchoir et précipitée sur la chaussée juste devant la Dauphine. Giovanni s'élança . . . On entendit en même temps le grand cri des badauds et le coup de frein de Claude . . . L'Italien ramassa quelques plumes éclaboussées de sang.

Claude était aussi pâle que Giovanni. Des murmures hostiles s'élevèrent contre le chauffeur mais, d'un geste, le photographe calma son public :

— Non è colpa sua ! E il vento !

Claude rassembla ses souvenirs d'italien :

— Sono desolato. Ma gliela sostituirò.

Le visage de Giovanni s'éclaira :

— Parla italiano ?

— Si, un po'

Ils se sourirent. Claude voyait Giovanni pour la première fois, mais Christophe lui avait vanté sa beauté, autant que son invulnérabilité : Denis et les autres avaient bien prodigué leurs avances à l'Italien, mais il les avait rabroués gentiment, prétextant en riant que Pia ne voudrait plus de lui si jamais elle apprenait une chose pareille.

— Le travail est fini pour aujourd'hui — continua Giovanni dans sa langue. — Il y a trop de vent . . . je finirais par perdre tous mes oiseaux.

Il accepta de prendre un verre avec Claude. Il était heureux de parler italien avec ce garçon élégant qui n'était pas prétentieux et snob comme les estivants. Il raconta toute son histoire, parla beaucoup de Pia et posa aussi de nombreuses questions à Claude qui ne cacha rien, sauf Christophe. Ils se séparèrent les meilleurs amis du monde . . .

En regardant s'éloigner Giovanni avec son perchoir sur l'épaule, Claude sentit une sorte de pitié tendre lui serrer la gorge, ce qu'il éprouvait toujours devant un chien perdu ou un oiseau tombé du nid et que Christophe appelait « sa sensiblerie de midinette ».

Christophe ! . . . Claude consulta sa montre : Il était maintenant trop tard pour gagner Saint-Tropez.

*

Le vent tomba pendant la nuit et le lendemain en fin d'après-midi, Giovanni travaillait en toute quiétude quand la Dauphine stoppa devant lui. Claude apportait une colombe blanche, absolument semblable à celles de l'Italien : il s'était levé l'aube pour aller acheter cet oiseau à Nice avant l'ouverture de la chemiserie. Giovanni l'accueillit avec de grands cris de joie et de grandes tapes dans le dos. La colombe, affolée depuis le matin dans sa petite cage d'osier, se laissa attraper sans résistance, soudain apprivoisée et resta sagement sur le perchoir au millieu des autres.

Claude était souriant, détendu. Il avait renoncé à se rendre à Saint-Tropez, réalisant le côté ridicule de son expédition. Certes, une rupture avec Christophe était souhaitable pour tous deux, inévitable; mais, après cinq années de vie commune, ils devaient se séparer dignement, élégamment, sans drame . . .

Ce soir, Claude ne voulait penser à rien; seulement profiter du beau temps revenu et de la compagnie de Giovanni qui l'amusait et l'atten-

drisait tout à la fois. Comment Christophe — qui reprochait tant à Claude son inimitié pour Denis, par exemple, — eût-il jugé la sympathie inattendue qui le poussait vers le jeune Italien ?

Ils déposèrent les colombes dans la petite chambre que Giovanni avait louée dans le quartier du Suquet puis, fuyant Cannes et la foule, ils choisirent un petit restaurant isolé sur le bord de mer, après la plage de La Napoule.

Giovanni était très gai, très à l'aise avec Claude, comme s'ils se connaissaient depuis toujours.

— Vous ne savez pas faire la pizza par ici, constata-t-il; mais, par contre, votre vin est bien meilleur que le nôtre !

Il regarda Claude droit dans les yeux et continua :

— Tu sais, depuis hier, j'ai mené ma petite enquête à ton sujet, j'ai appris beaucoup de choses . . . Tu n'as pas été franco avec moi . . . Pourquoi ne m'as-tu pas dit que tu vivais avec un homme . . . avec ce grand blond que j'ai vu plusieurs fois avec Denis ?

Claude rougit violemment :

— Je ne savais pas ce que tu penserais de celà — expliqua-t-il. Toi, tu es différent, tu vas te marier, tu ne peux pas comprendre ces choses-là.

Giovanni posa sa main sur celle de Claude :

— Je comprends qu'il n'y a qu'une chose importante dans la vie et c'est l'amour, quel qu'il soit. Je vais t'avouer quelque chose : Pia, bien sûr je serai heureux de l'épouser, elle est si belle ! pourtant, ce mariage ne sera pas vraiment de l'amour, je m'y attends depuis trop longtemps. Il m'arrivera peut-être un jour d'aimer vraiment et je sais que ce sera bien différent de celà, bien plus merveilleux et bien plus terrible . . . mais peut-on savoir d'avance qui l'on aimera ?

Il parut un peu embarrassé en poursuivant :

— Ton . . . ami, il est parti, n'est-ce pas ?

— Comment le sais-tu ?

— Denis m'en a parlé.

— Tu connais bien Denis ?

— Oh ! comme ça . . . C'est un drôle de type. Je l'ai envoyé promener plusiers fois, mais il revient quand même. Avec lui, je dois toujours me méfier.

— Il t'a dit que Christophe était parti pour Saint-Tropez avec le chanteur espagnol ?

Giovanni flaira le piège, mais n'était pas assez roué pour y échapper :

— Oui . . . Non . . . enfin, je ne sais pas.

— Ecoute, je vais moi-aussi t'avouer une chose : lui et moi, c'est fini . . . nous allons poursuivre notre chemin chacun de son côté.

Le sourire revint sur les lèvres de Giovanni :

— Tu as raison, je te comprends tout à fait. Quand on aime quelqu'un, il ne faut pas aller avec les autres; je suis comme toi : c'est une chose que je ne pourrais jamais pardonner . . .

Ils descendirent sur la plage déserte. La nuit était magnifique.

— Si l'on se baignait ? proposa Giovanni.

Sans attendre de réponse, il se dévêtit complètement et courut à la rencontre des vagues.

— Déshabille-toi et viens ! . . . cria-t-il.

Claude ne le suivit pas. Il avait gardé son slip et restait debout sur le rivage. Son éducation bourgeoise lui avait laissé des pudeurs dont Christophe s'était souvent moqué : celà le gênait de se montrer nu devant l'Italien . . .

« Il est beau » pensait-il en voyant Giovanni revenir vers lui. Il s'étonnait de cette constatation. Depuis des années, sa conception de la beauté s'arrêtait à tout ce qui pouvait rappeler Christophe : les grands corps blonds et élancés, les yeux verts, les lèvres à la fois minces et sensuelles qui embrassaient bien et ne savaient pas sourire; mais il était troublé ce soir par ce corps trapu, ces yeux noirs, ces cheveux noirs, ce torse puissant ombragé de poils noirs, ce rire . . .

— Viens donc — répêta Giovanni — elle est bonne !

— Non, celà ne me dit rien . . .

— On va voir çà ! . . .

Il saisit Claude à bras-le-corps, lui arracha son slip en riant et, le soulevant sans effort sur ses épaules, il avança dans l'eau de quelques mètres avant d'y lancer son fardeau.

Ils nagèrent jusqu'à un radeau amarré assez loin du rivage. Giovanni s'y hissa aisément et aida Claude à le rejoindre. Ils s'allongèrent sur le dos côte à côte . . . une étoile filante parcourut le ciel.

D'un geste à la fois tendre et brutal, Giovanni saisit la tête de Claude et la plaqua sur sa poitrine. Claude se prêta au jeu. Il se demandait si la langueur qu'il ressentait était due à la douceur de la nuit ou à la fatigue de la nage. Il sentait sur sa nuque la main chaude de Giovanni et ne se défendait pas de trouver cette étreinte agréable.

Ce ne fut pourtant que lorsque ses lèvres frôlèrent les larges épaules, remontèrent le long du cou et découvrirent enfin d'autres lèvres qui ne se dérobèrent pas, que Claude comprit qu'il allait tromper Christophe pour la première fois.

*

Ils passèrent ensemble toutes les soirées suivantes, des soirées qui ne se terminaient souvent qu'à l'aube. Ils aimaient découvrir, délivrés de la foule des touristes, des endroits qui, dans le silence et la solitude de la nuit, devenaient leurs complices : les bois de mimosas de Super-Cannes, les calanques des îles de Lérins, les rochers du Trayas . . . Ou bien, s'étant munis de victuailles, ils montaient jouer aux Robinsons dans la petite chambre de Giovanni où voletaient les colombes. L'Italien voulut connaître les bars de Cannes et Claude, qui n'aimait guère s'y montrer, lui en fit cependant faire la tournée complète; nulle part leur présence ne passa inaperçue : ils y rencontrèrent même Denis qui, pour la première fois, ne fut pas antipathique à Claude, tant il parut stupéfait de le voir en un tel lieu, en compagnie de Giovanni.

Le bonheur de ce dernier était visible pour tous, bien qu'on en ignorât la cause profonde. Aux promeneurs de la Croisette qui lui demandaient s'il ne regrettait pas son île, il répondait mystérieusement que Capri était le plus beau pays du monde, mais qu'il avait découvert ici ce qui lui manquait depuis toujours . . .

Une nuit, il voulut retourner au radeau où Claude et lui s'étaient aimés le premier soir. Ils restèrent longtemps silencieux, allongés sur les planches et regardant les étoiles. Enfin Giovanni parla :

— Caude, je voulais te dire celà ici : je ne retournerai pas à Capri.

— Mais pourquoi ?

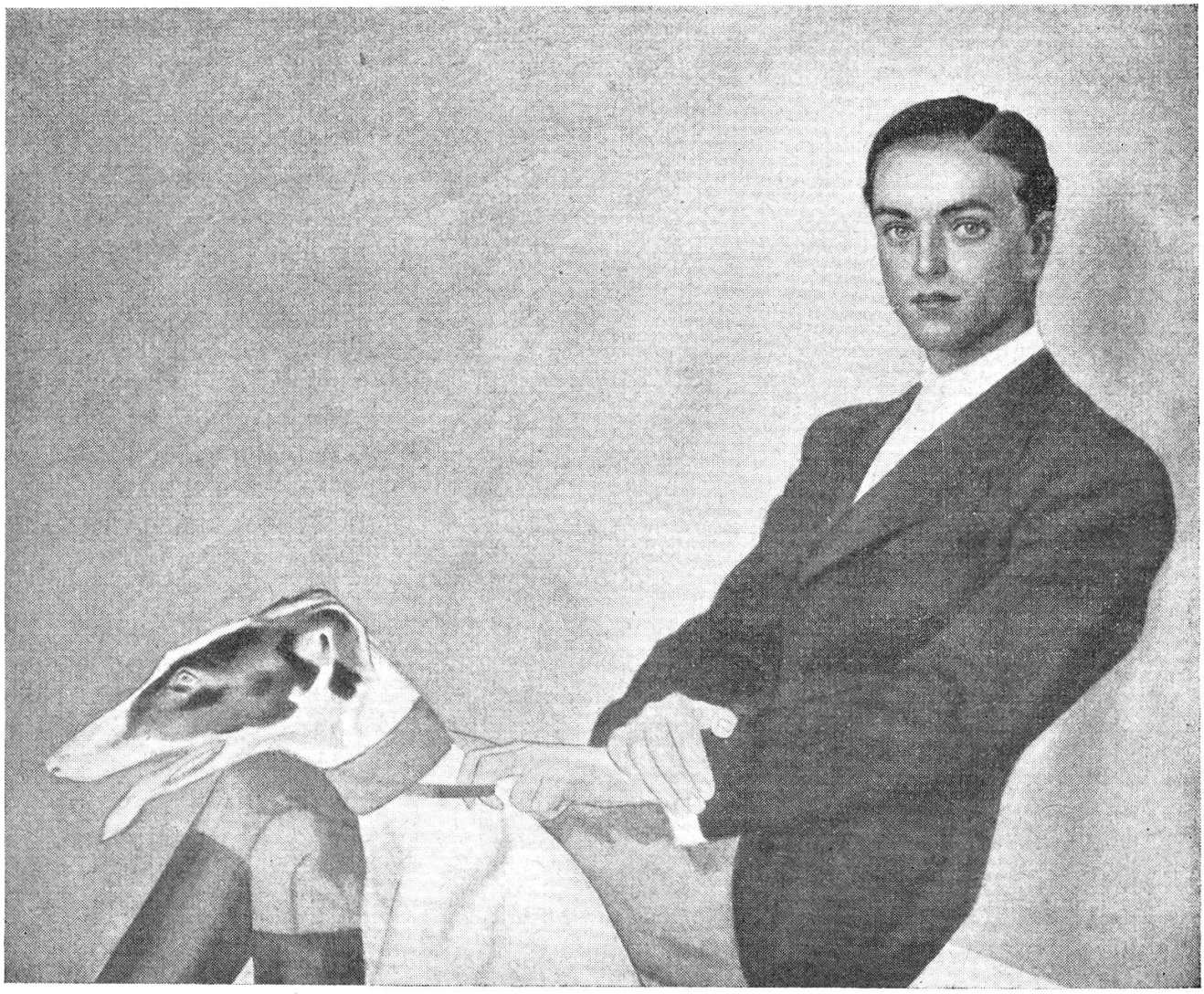
— Souviens-toi. la première fois . . . Je t'avais dit que je ne savais pas si un jour j'aimerai, ni qui j'aimerai . . . Eh bien maintenant je le sais . . . et toi aussi.

Claude ne répondit pas. Il caressait les cheveux noirs, la bouche rieuse . . . Les paroles de Giovanni lui rappelaient les siennes, cinq ans plus tôt, lorsqu'il avait avoué son amour à Christophe; il lui était doux de les entendre et il montait en lui pour le jeune Italien une immense tendresse, une confiance infinie . . . Pourquoi sentait-il en même temps ce picotement du côté du cœur, cette angoisse sourde et ce nœud qui lui serrait la gorge comme une envie de pleurer ?

Ils ne se quittèrent qu'après Cannes, sur la route de Juan, Giovanni avant voulu l'accompagner le plus loin possible. Longtemps, dans son rétroviseur, Claude aperçut la silhouette du jeune homme, immobile sur le bord de la route; puis, après un tournant, il n'y eut plus que les pins et la nuit . . .

En arrivant à la villa, Claude sentit son cœur battre violemment; la fenêtre de la chambre était ouverte et éclairée; on entendait hurler un disque de jazz; dans le vestibule, traînait la valise de Christophe . . .

(à suivre.)



Peinture d'Essenther, Vienne.